

# **Il fait trop clair pour dormir**

Jean-François Bernard

JOEY CORNU  
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Bernard, Jean-François, 1982-  
Il fait trop clair pour dormir  
2<sup>e</sup> éd.

(Jeune plume)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

Comprend du texte en anglais.

ISBN: 2-922976-08-4

1. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8553.E73814 2005 jC843:6 C2005-942214-9

PS9553.E73814 2005

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Révision linguistique: Bernard Brun

Illustration: Isabelle Langevin

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

Expertise-conseil: Roger Régnier

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2006, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 2-922976-08-4 (2<sup>e</sup> édition)

ISBN 2-922976-01-7 (1<sup>re</sup> édition)

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,  
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que  
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2006:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

REMERCIEMENTS  
DE L'AUTEUR

Merci à Joëlle Dulude et  
à François Girard pour  
leur amour et leur appui.

Merci à André Rousseau pour  
ses conseils ainsi qu'à Robert Fournier  
pour sa complicité et  
ses précieux enseignements.

Et, finalement,  
toute ma reconnaissance  
à monsieur Noël Audet  
qui m'a fait découvrir ce qu'était  
véritablement l'écriture.

Joey Cornu remercie les partenaires qui contribuent à la diffusion de l'œuvre d'un jeune auteur :

### Les Entreprises Forlam

Forlam est un entrepreneur général en génie civil et en environnement, spécialisé dans la construction de systèmes de captage et de valorisation des biogaz. L'entreprise souhaite favoriser l'éclosion de jeunes auteurs qui se construisent par l'écriture et s'épanouissent en sortant du silence.

### Stratem Consultants inc.

Cette firme effectue, entre autres, des études de marché, de faisabilité et d'impacts économiques. En observant le milieu, Stratem est en mesure de proposer des stratégies commerciales aux entreprises, aux associations professionnelles et aux organismes gouvernementaux qu'elle conseille.

Joey Cornu tient également à remercier monsieur le Juge Michael Sheehan d'avoir pris le temps de lire le manuscrit de Jean-François Bernard et d'écrire un mot aux jeunes lecteurs afin de les sensibiliser au pouvoir de l'amitié (voir p. 253).

## UN MOT DE SOUTIEN DE NOËL AUDET

«Il fait trop clair pour dormir» en effet!

D'abord, une brève remarque sur ce titre: Je ne sais pas s'il est commercial, mais je trouve qu'il est beau parce qu'il contient plusieurs significations, depuis le sens premier de la levée du jour, quand l'adolescent hésite à quitter la tiédeur de son lit, jusqu'au sens symbolique de l'espoir qui refuse d'envisager la mort comme solution, une façon de désigner discrètement le propos du roman. C'est déjà une réussite que de coiffer une œuvre d'un titre qui lui aille si bien!

Après avoir longtemps enseigné la création littéraire à l'UQAM, parce que je crois à l'avenir de la littérature et à la relève, le hasard a fait que je rencontre Jean-François Bernard, étudiant dans une de nos polyvalentes. Il tenait un manuscrit sous le bras et avait les yeux remplis d'espoir. Je n'ai pu résister à la tentation de lire ce qu'il avait tant à dire, ce jeune homme dont l'attitude contrastait passablement avec l'image qu'on se fait généralement des désabusés du secondaire.

Malgré quelques trucs du métier à apprendre, et une longue route à parcourir dans la connaissance du monde, Jean-François Bernard a su tout de suite retenir mon attention. L'écriture de *Il fait trop clair pour dormir* était vivante et vraie, bien ancrée dans la culture de nos polyvalentes et de nos rues de

banlieue. En lisant ses dialogues, j'avais l'impression de me trouver réellement dans la cour de récréation, ou de tendre une oreille indiscreète en passant à côté de ces jeunes qui attendent l'autobus. Dans une scène dialoguée du genre, le narrateur fait cette observation: «Quatre ans de secondaire m'avaient appris à économiser mes mots, à tenir un langage minimum, pas trop forçant à prononcer.» Justesse du constat, associée à une évaluation humoristique de cette langue minimale, le tout en une seule petite phrase, n'est-ce pas cela savoir écrire? En effet, évoquer, décrire la réalité d'une manière telle que le lecteur a l'impression de la découvrir avec bonheur constitue le premier talent de l'écrivain.

En plus de savoir observer, Jean-François Bernard possède également un bon sens de la narration, ce qui lui permet de mener son histoire à terme sans nous ennuyer une seconde, tout en nous parlant de ce qui importe: la splendeur de l'acte de vivre. Bref, il me semble que ce jeune auteur appartient déjà à la maigre communauté des bons écrivains, fût-il en devenir.

Quant à l'éditrice qui cherche à débusquer les jeunes talents au moment même où ils éclosent, son pari n'est pas facile, mais il est passionnant. Elle est de celles qui ne craignent pas le risque, ni le travail d'éducation culturelle. Je souhaite longue vie à sa maison d'édition.

Noël Audet

À Camil, en espérant  
qu'un jour tu comprendras.

À Anne, de tout mon cœur.

Et surtout, à Marc-André,  
parce que même les mots  
ne suffisent pas pour  
t'exprimer ma gratitude.

# Il fait trop clair pour dormir

## Table des chapitres



<b>Livre 1 L'éveil en sursaut</b>	
1: Comme d'habitude .....	10
2: Pourquoi ne dort-il pas? .....	35
3: Il a changé .....	45
4: L'ego de ciment, l'esprit de cristal.....	57
5: C'est tellement beau.....	74
6: L'enterrement .....	87
7: Illusions .....	96
8: Détachement .....	104
9: Le réveillon des somnambules .....	114
<b>Romanclip</b> .....	128
<b>Livre 2 La brume se dissipe</b>	
1: Retour pénible à une réalité douloureuse .....	134
2: Attaque sauvage.....	143
3: Face à face.....	152
4: Désillusions .....	171
<b>Livre 3 Enfin il fait jour</b>	
1: Évasion .....	179
2: Annabelle devant l'aube, Marc-André face au crépuscule .....	195
3: Les adieux de David.....	207
4: La longue marche.....	215
5: Pas trop tard pour apprendre à aimer .....	226
6: C'est vrai que c'est beau .....	242
Numéros utiles.....	252
L'expression de l'amitié, par Michael Sheehan .....	253



*Here comes the sun  
Here comes the sun and I say  
It's alright*

*Little darling, it's been a long, cold, lonely winter.  
Little darling it feels like years since it's been here.  
Here comes the sun, here comes the sun and I say  
It's alright .*

*Little darling, the smiles returning to their faces.  
Little darling it seems like years since it's been here.  
Here comes the sun, here comes the sun and I say  
It's alright.*

*Sun, sun, sun, here it comes  
Sun, sun, sun, here it comes  
Sun, sun, sun, here it comes  
Sun, sun, sun, here it comes  
Sun, sun, sun, here it comes.*

*Little darling, I feel that ice is slowly melting.  
Little darling it seems like years since it's been clear.  
Here comes the sun, here comes the sun and I say  
It's alright.*

*Here comes the sun  
Here comes the sun  
It's alright  
It's alright.*

George Harrison  
1969

# LIVRE 1

## L'ÉVEIL EN SURSAUT

### Chapitre 1 : Comme d'habitude

Dormir. Comme j'aurais voulu pouvoir continuer à dormir en cet impossible matin du 3 septembre alors que mon réveil sonnait depuis environ une demi-heure et me martelait les tempes tel un bourreau sadique. J'en étais à ma douzième année d'écolier et je n'avais pas encore pu m'habituer à cette fameuse rentrée scolaire qui m'emboutissait avec la tendresse d'un camion à remorque.

J'avais passé l'été à flâner jusqu'aux petites heures du matin et à dormir jusqu'aux grosses heures de l'après-midi, et bien que cette année allait s'avérer particulière, puisque c'était ma dernière au secondaire, je ne l'avais pas attendue avec hâte. J'en étais quitte pour deux cents jours de travaux forcés, un effort minimal, du bavardage et de l'amusement occasionnel, une espèce de mélange à avaler de la même manière que l'on prend un mauvais sirop contre la toux : en se bouchant le nez, en fermant les yeux et en attendant que le goût s'efface.

Enfin, ma consolation était de me dire que j'allais retrouver mes amis. Le diplôme convoité me permettrait aussi d'accéder à tout ce dont j'avais rêvé depuis quatre ans : le travail, la vie en apparte-

ment, la liberté. Aucun doute là-dessus: je faisais partie de ceux qui considéraient les dernières années d'étude au secondaire comme une absolue perte de temps. J'étais peut-être un brin rebelle ou délinquant, mais je pensais sincèrement qu'il suffisait de savoir lire, écrire et compter pour que toutes les portes s'ouvrent.

*Dans un an, tu vas faire de l'argent, emménager en appart avec Marc, pis tu vas être ben! C'était le petit discours de motivation que je me servais tandis que je somnolais maintenant sous l'eau chaude et douillette d'une autre interminable douche. J'étais le champion du marathon hygiénique, le détenteur du titre de la douche matinale la plus longue, un spécimen animal pour qui le temps s'allongeait sous l'eau chaude.*

Après ce lessivage, digne d'une décontamination nucléaire, s'imposait un déjeuner très nutritif composé le plus souvent d'un gâteau MayWest, d'une bonne tasse de café aussi noir que la journée à venir (passée dans un état semi-comateux) et d'une ou deux cigarettes. Le festin terminé, je suivais mon instinct d'étudiant et ramassais seulement les livres nécessaires, puis entamais ma marche de santé vers l'arrêt d'autobus qui, pour des motifs économiques, se trouvait à une distance de la maison équivalente au périmètre d'un petit pays d'Afrique. Bref, je n'avais ni le cœur ni la tête à rire. Il était neuf heures moins cinq, j'étais réveillé depuis quarante minutes,

dont vingt-cinq s'étaient écoulées sous la douche, et j'étais en route vers un autre concerto pour devoirs, recherches et maths. Ah! vivement les mathématiques...

Et c'est dans cette tempête de verglas cérébral que je me dirigeais nonchalamment vers l'intersection des rues Leduc et Rousseau, sachant très bien que je goûtais à mes derniers instants de liberté pour longtemps. Fidèle à mon habitude, mais surtout à mon attitude, je gardais la tête baissée pour éviter de voir les petits enfants qui, encore trop jeunes pour fréquenter l'école, s'amusaient avec insouciance sur leur terrain, ou encore les adultes en congé qui tondaient leur pelouse ou regardaient le temps passer sur leur galerie. Un appel me sortit brusquement de ma contemplation du pavé.

— *Hey buddy! What's up?*

Cette voix, c'était celle de Marc-André, mon ami depuis douze ans. Bien que ni lui ni moi n'étions anglophones, nous avons toujours eu cette manie de parler anglais entre nous. Peut-être parce que nos notes en français étaient moyennes, ou que nous étions trop paresseux pour apprendre l'espagnol.

Je l'aperçus, fièrement assis sur la bordure de béton coulée là par la ville pour identifier l'arrêt d'autobus. Il n'avait pas changé, même si ses longs cheveux bruns lui descendaient maintenant sous le menton, des mèches vigoureuses tentant de fuir sa tête dans toutes les directions, et il arborait toujours

ce petit sourire à la fois moqueur, mais ô combien sympathique.

— *Hey Mark!*

Nous échangeâmes une brève poignée de main, signe de salutation commun aux élèves du secondaire (une façon de signifier son amitié sans avoir à l'exprimer) et me postai à ses côtés. Il me tendit une cigarette que j'allumai aussitôt.

— Pis, qu'est-ce que t'as fait de tes vacances? lui demandai-je.

Quatre ans de secondaire m'avaient appris à économiser mes mots, à tenir un langage minimum, pas trop forçant à prononcer.

— Pas grand-chose, me répondit-il en admirant les ronds de fumée qu'il venait de faire. Et toi?

— Pas grand-chose non plus. J'ai vu Cynthia Archambault, par exemple.

— Où ça?

— J'étais à La Bulle avec Gab, pis juste comme on allait partir, elle est venue nous voir. Elle travaille là les fins de semaine.

La Bulle était une salle de billard où nous nous retrouvions souvent dans nos temps libres. C'était un lieu peu éclairé et bruyant, qui nous permettait de fuir le quotidien.

— *Was she hot?* s'enquit Marc-André.

— *Oh man! You have no idea!*

— J'aurais dû venir avec vous autres. Mais, en parlant de Gab, tu sais qu'il s'est fait prendre par

la police?

— Comment ça?

— Il est allé au *party* chez Annabelle, pis ils ont manqué de bière. Ça fait que Gab est allé en chercher avec Alex et Yoann. Le gars au dépanneur a pas voulu les laisser sortir. Ils ont pas eu le choix, y'a fallu qu'ils essayent d'en piquer. Le gars a appelé la police, pis bang! Une couple d'heures au poste! Gab a eu la chienne.

— Qu'est-ce qu'y ont eu? demandai-je à la fois curieux et inquiet.

— Une dizaine d'heures de travaux communautaires à buriner des bicycles.

— *Tough break.*

— *You got that right.*

— Les autres, comment y vont?

Marc-André connaissait pratiquement tout sur la majorité des élèves de notre école. S'il fallait confirmer une rumeur ou vérifier un potin, on n'avait qu'à le consulter.

— Ben, Annabelle a un nouveau *chum*, me dit-il en faisant craquer ses jointures.

— *That's another one.* Quand est-ce qu'elle a lâché l'autre?

— Quel autre? répliqua-t-il.

— Comment ça quel autre? Celui qu'elle avait à la fin de l'année.

— Celui-là? Il a pris le bord à la fin juillet! Nonon, elle a vu personne pendant un bout de

temps, pis là elle s'est éprise d'un gars qui boxe, dit-il en pinçant les lèvres pour se donner une allure hautaine.

— C'est quoi son nom?

— Elle nous l'a même pas dit. À lui voir la face, je l'appellerais Butch.

— J'y donne deux semaines. Toi?

— Cinq jours, sept au max.

— *Poor bastard*. As-tu des nouvelles de Carl et de Phil?

— Philippe? Non. Mais Carl est allé à Val-d'Or.

— C'est ça qu'il m'avait dit.

— Bon, j'sais qu'il a battu son record de joints fumés dans une fin de semaine.

— Y'en a fait combien? Trente?

— Trente-trois. Gilbert y'en revenait pas. C'tait pas d'la *scrap* la *dope* qu'il lui avait donnée. Trente-trois, c'est pas rien.

— Il a fait ça dans le cabanon à Gilbert?

— Ouais. C'était juste avant de partir pour Val-d'Or.

— *Cool*.

Nous restâmes silencieux pendant un bref instant, à méditer. Un élève de secondaire deux venait de se placer près de nous. Il évita de croiser notre regard et monta le volume de son baladeur. Je finis ma cigarette, l'écrasai contre ma semelle et la jetai dans le fossé.

— On a-tu encore Desbiens en sciences cette

année? demandai-je en faisant craquer mes jointures à mon tour.

— Ouais, une autre année avec. Sauf que, commença-t-il avec un léger fou rire, ce qui est *cool*, c'est qu'on a Bauduin en maths.

— Le bon vieux Bauds! Ça va être l'*fun*, ça. C'est qui qu'on a en éducation?

— C'est un nouveau. J'sais pas comment y s'appelle. T'as eu combien en maths l'année passée?

— Quatre-vingt-cinq pour cent! Toi?

— *Man*, soixante et un.

— *Wow!* Qu'est-ce que Bauds t'a dit?

— Y'a dit: « Marc, t'es un ben bon *jack*, mais des fois tu travailles pas assez! »

— Ça veut dire quoi, ça? demandai-je en riant.

Mon ami grimaça une réponse sans paroles et nous éclatâmes d'un rire à nous plier en deux. Je vis l'élève de secondaire deux esquisser un sourire.

— Elle est trop bonne, dis-je en me tenant le ventre.

— C'est rien ça, me dit Marc-André entre deux éclats, j'ai fini avec quarante-cinq pour cent en informatique!

Nouveaux éclats de rire parsemés de sacres et d'accès de toux. L'autobus fit son apparition au loin, son gros bourdonnement presque couvert par nos rires. Lorsqu'il s'immobilisa devant nous, nous n'avions pas encore contrôlé notre hilarité et c'est en poursuivant notre joviale cacophonie que nous



primes place à bord.

La hiérarchie était respectée entre élèves et l'autobus était bondé à l'exception des deux bancs du fond qui étaient réservés aux finissants, année après année. Nous nous écrasâmes littéralement sur ces sièges en observant les autres élèves.

— R'garde la fille sur le bord d'la fenêtre, me dit Marc-André en remontant ses lunettes.

Je regardai l'élève en question. Elle était jolie, certes, mais très jeune, et je fis une moue d'indifférence.

— Donne-lui deux ans encore, dis-je en fermant les yeux, sentant de nouveau le sommeil me gagner.

— Ouin, sauf qu'elle a les seins par exemple.

Je rouvris brusquement les yeux.

— Ah oui? Bof, y'en a des mieux. Pis de toute façon, on a toute l'année pour les évaluer.

— Hé hé, c'est vrai, ça. Les filles deviennent pas mal belles au Collège. Une autre année d'observation. La dernière pour un bout. Après ça, en appart!

— *Yes sir!* T'as-tu commencé à ramasser ton *cash*?

— Oh oui! Il me reste plus qu'à me trouver une *job*.

— Ce sera pas difficile. Faudrait bien commencer à chercher un appart.

— Plus tard. On va en trouver un, c'est sûr.

L'autobus arriva à destination, sous les huées des élèves qui, bien que déçus de recommencer l'école,

se ruèrent dehors pour retrouver leurs amis. Ce fut à notre tour à Marc-André et à moi de scruter l'horizon : beaucoup de visages connus, des élèves, des professeurs et des surveillants, et quelques nouveaux venus que l'on détectait rapidement à leur démarche timide.

— Moi, j'vais aller voir Matt, me dit Marc-André en me tapant l'épaule.

— T'as-tu vu le reste d'la gagne, dis-je?

— Ils doivent être à notre table.

— *O.K. man, see you later.*

— *Later, buddy.*

Je partis en quête de ma gagne. Sur le côté de l'école, face au mont St-Hilaire, s'étendait un vaste talus de gazon parsemé de grands érables. Quelques tables de pique-nique y étaient installées et l'une d'elles nous « appartenait ». Nous en avions pris possession deux ans auparavant, la gravant de messages comme *La gagne des 7, Plus qu'un an à purger*, ou encore *Table interdite aux épais, idiots, profs et surveillants*. À mi-chemin de mon domaine, j'aperçus Gabriel qui valsait lentement dans les escaliers de l'école tout en discutant avec une jeune inconnue.

— Hey Gab!

Il se retourna et je remarquai ses yeux rougis, trahissant la forte dose de drogue qu'il avait certainement prise un peu plus tôt. Comme il n'y avait pas de cours aujourd'hui, Gabriel avait dû en pro-

fiter pour faire la fête, grand consommateur qu'il était et quelle que fût l'occasion. Ça ne me dérangeait pas vraiment, mais, pour ma part, jamais je n'aurais eu l'idée de prendre de la drogue à l'école.

Il m'examina un instant, au ralenti, puis me gratifia d'un sourire niais, avant de dire avec lenteur :

— Hey, François! Salut *man*! T'es revenu cette année?

— Ben oui, pourquoi tu dis ça?

— Je sais pas, *man*. T'sais, y'avait comme des gens qui disaient que t'allais partir. T'sais, c'est Alex qui m'a dit ça.

Il sembla perdre pied et s'agrippa à la balustrade.

— Attention, Gab, tu vas te péter la gueule. Qu'est-ce que t'as pris encore?

— Deux buvards. C'est Gilbert qui me les a vendus.

— Ils ont l'air à bien marcher en tout cas.

— Mets-en *man*. T'sais comme en masse, là.

— Ouais, ça a l'air à ça. Le reste d'la gagne est-tu là?

— Sont à not' table, j'pense.

Il se retourna pour continuer à converser avec sa jeune compagne et enleva sa casquette des Red Sox, découvrant son immense monticule de boucles blondes qui déferlèrent de chaque côté de sa tête, comme une fleur qui ouvre sa corolle.

Je me remis en marche en direction de notre

table. Annabelle discutait avec Marie-Ève et son *chum* numéro quatre-vingt-huit tandis que Philippe, assis dans le gazon, semblait préoccupé par la semelle de son soulier gauche. Aucune trace de mon ami Carl. Je lâchai un sifflement pour signaler ma présence.

—Hey, François, salut! me dit Annabelle en m’embrassant sur chaque joue, faut que je te présente Joe.

J’en déduisis que Joe était le boxeur dont Marc-André m’avait parlé. Je le saluai d’un hochement de tête avant de m’asseoir devant Marie-Ève.

—Salut, Marie.

—Salut. Comment ça va?

—Très bien, toi?

—Pas pire, dit-elle en soupirant, visiblement déçue que les vacances soient terminées.

Nous échangeâmes un sourire. Marie-Ève avait toujours été une bonne amie. Six ans de complicité nous avaient rapprochés, même si elle restait distante envers notre groupe d’amis, moi y compris. Elle semblait habitée d’une gêne mystérieuse, une sorte d’empêchement à lâcher son fou.

—T’as vu le nouveau *chum* d’Annabelle? me dit-elle avec un sourire ironique, sachant qu’Annabelle et Joe n’écoutaient pas.

—Un vrai boxeur, répliquai-je sur le même ton moqueur.

La raison pour laquelle Annabelle et Marie-Ève

étaient amies me dépassait. Elles avaient des personnalités opposées. Annabelle traînait une réputation depuis sa première année au secondaire, lorsqu'elle avait commencé à fréquenter des élèves de secondaire quatre. Certes, elle était fort jolie et très développée pour son âge, mais c'était son allure qui faisait sa séduction et sa popularité. Ses longs cheveux noirs qu'elle n'attachait pratiquement jamais, ses souliers à talons hauts qui lui faisaient gagner presque dix centimètres, ses traits allongés qu'elle accentuait de maquillage, tout cela la vieillissait de plusieurs années, suffisamment d'années pour qu'elle attire l'attention des gars dans la vingtaine. Ce qui devait être le cas de Joe pour qui l'expression *détournement de mineur* ne signifiait probablement rien.

Je détaillai Joe rapidement et compris pourquoi Annabelle avait jeté son dévolu sur lui. Grand, bien bâti, frondeur, on pouvait lire dans ses yeux les mots *motel* et *ce soir*, comme chez la plupart des flammes d'Annabelle.

Marie-Ève était tout le contraire de sa grande amie. De petite taille, elle n'était pratiquement jamais maquillée et gardait ses cheveux châtons, pas très longs, souvent pudiquement attachés. N'empêche qu'elle possédait une beauté impossible à cacher, peu importe le stratagème employé. Sa réserve et sa timidité n'étaient qu'une façade à une gentillesse sans bornes. Elle écoutait, conseillait,

souriait même, mais ne riait presque jamais.

J'avais beaucoup plus d'atomes crochus avec Marie-Ève qu'avec Annabelle, et c'était d'ailleurs moi qui l'avais présentée au groupe trois ans auparavant. Je trouvais Annabelle attirante, bien entendu, mais nous n'avions jamais été proches comme Marie-Ève et moi l'étions. Au terme de ces quelques réflexions, je pensai que j'étais chanceux d'avoir deux bonnes amies comme elles.

— J pense pas qu'il dure longtemps, dit Philippe en se relevant, faisant allusion à Joe.

— Moi non plus, lui répondis-je en l'invitant à s'asseoir avec nous après lui avoir serré la main.

Il s'assit à côté de Marie-Ève et posa son soulier sur la table.

— Qu'est-ce qu'elle a ta fichue semelle, Phil? demanda Marc-André qui s'était empressé de nous rejoindre après sa tournée rapide.

— Ça pique en d'dans depuis tout à l'heure. J pense que y'a une roche ou un esprit de cossin pogné dedans.

— Il est pas temps que tu les changes? dit Marie-Ève d'un ton moqueur.

— Pas assez de *cash* pour, siffla-t-il entre ses dents.

Exaspéré, il frappa son soulier d'un solide coup de poing, ébranlant la table et nous tous, puis abandonna ses manœuvres dans un grand soupir théâtral aussi bruyant que faux, ce qui provoqua un

éclat de rire général. Fier de lui, Philippe se fendit d'un large sourire sans arrêter de mâcher sa gomme avec ardeur, son expression amusée lui méritant une autre vague de rires.

Jamais, de ma courte vie, je n'avais vu un adolescent avec une carrure aussi imposante que la sienne. Il devait bien mesurer tout près d'un mètre quatre-vingt-dix et peser autour de cent kilos. Il avait fondé sa renommée de brute en battant un élève de secondaire quatre jusqu'au sang alors qu'il n'était qu'en secondaire deux. Sa suspension de l'école pendant un mois avait alimenté les rumeurs voulant qu'il ne craigne personne.

Ses cheveux pratiquement rasés et le cerne dru et foncé de sa barbe autour de son visage anguleux étaient loin d'adoucir son expression. Sympathique, il l'était, sauf s'il décidait de terroriser quelques jeunes frondeurs, histoire d'entretenir sa réputation. Malgré sa grande amitié pour Carl, qui nous l'avait présenté, il semblait quelquefois prendre ses distances du groupe, non par timidité, mais par choix.

— De toute façon, déclara-t-il en se grattant la tête, qui se préoccupe de mes souliers?

— Ceux qui peuvent les sentir, se moqua Marc-André en se pinçant le nez.

— Hey toi, ta yeule, le pouilleux!

— Le pouilleux? répliqua Marc, interloqué.

— Ben j'sais pas moi, quec'chose comme ça, marmonna Philippe.

Nouvel éclat de rire général. Philippe, encore secoué de son rire gras et naïf, leva les bras au ciel en signe de victoire. Le silence tomba, vide et encombrant. Nous fûmes sauvés par la symphonie bien connue du carillon de l'école que certains auraient préféré confondre avec la sonnerie de l'exercice d'incendie.

— Bon! C'est quoi là? demanda Philippe en s'affalant sur la table.

— Faut rentrer, lui répondit Marc-André d'un air faussement hautain, pour écouter le mot de bienvenue de notre vénéré directeur.

— Lui, y m'tape sur les nerfs!

— Je sais, Phil, je sais, dis-je en me levant, mais faut bien l'écouter une fois dans l'année.

— Pas obligé.

Sans conviction, nous nous dirigeâmes vers le gymnase de notre grande bâtisse blanche. Quatre ans plus tard, je n'aimais pas plus qu'au premier jour le gymnase de l'école. Mal ventilé, il était surchauffé en été et glacial en hiver. Sans compter que lorsqu'on y rassemblait cinq cents élèves, l'atmosphère y devenait lourde et irrespirable. Monsieur Truffaut nous y convoquait chaque début d'année pour livrer son discours de bienvenue.

Notre petit groupe prit place à l'arrière de la grande salle, à proximité de la sortie, là où deux bancs de bois pouvaient nous servir de dossier. Notre directeur attendit que la foule se taise, puis,



exaspéré, toussa à quelques reprises en signe d'impatience. Résigné, tout le monde se tut et décida, pour faire changement, de prêter attention aux propos du directeur qui ajusta ses lunettes cerclées d'or et commença sa déclaration.

— Bonjour chers étudiantes et étudiants. Je vous souhaite la bienvenue pour une autre année au Collège Clairevue. J'espère que vous êtes reposés et en forme pour donner le meilleur...

— Combien tu gages que c'est une perruque? chuchota Annabelle en se retenant pour ne pas éclater de rire.

— Ben non, il s'est greffé du poil qu'il avait dans l'dos, chuchota Marc-André.

— T'es ben dégueu, lui dit Philippe, amusé.

— Grâce à la campagne de financement... poursuivit le directeur.

— T'sais, genre comme un singe!

La remarque de Gabriel, qui avait rabattu le capuchon de son kangourou noir jusque par-dessus son nez, provoqua l'hilarité dans les grappes d'élèves assis près de nous.

— ... N'oubliez pas que...

— S'prit que t'es con, Gab!

— ... et que c'est à cause de cette décision que...

— Non, mais t'sais genre ben du poil, comme un singe.

— Arrête maudit, j'suis pus capable, dis-je en m'essuyant les yeux.

Je levai la tête. Monsieur Truffaut semblait avoir entendu nos éclats de rire, mais ne s'en souciait guère, continuant fièrement de prononcer son allocution.

— Faut que j'aïlle pisser, dit Marc-André en se dirigeant vers la sortie du fond, les épaules encore secouées par un fou rire énergique.

Au moment où il disparaissait à grand bruit derrière une des deux portes battantes, l'autre s'ouvrit brusquement, attirant notre attention sur l'homme qui la franchissait.

Taille moyenne, longue tignasse blonde attachée en queue de cheval, chandail gris pâle et jeans noirs. Un air sympathique, me dis-je en regardant le nouveau venu. Je remarquai son regard bleu derrière ses petites lunettes métalliques et un sourire énigmatique, mêlé d'étonnement et d'empathie. L'auditoire entier se retourna pour voir qui les sauvait ainsi du reste d'un discours devenu trop long. Le directeur, qui s'était arrêté au beau milieu d'une phrase, effaça la lueur de colère que l'interruption avait fait surgir dans ses yeux et nous présenta, sur un ton cordial, l'inconnu qui s'était entre-temps adossé au mur, à quelques pas de nous.

— J'aimerais vous présenter le nouveau membre de notre équipe d'enseignants. Il agira cette année à titre de professeur d'éducation physique et de conseiller-psychologue. Veuillez accueillir monsieur Jocelyn Monette.

Il y eut quelques applaudissements et quelques onomatopées au milieu d'une grande indifférence. Jocelyn Monette, quant à lui, se contenta de nous saluer prestement de la main.

— Y'a l'air smatte, dit Marie-Ève.

— C'est un prof pareil, répliqua Philippe.

— En tout cas, y'a un beau derrière, ajouta Annabelle en penchant la tête pour améliorer son point de vue.

— Qu'est-ce qui y'est arrivé à ton boxeur? demandai-je, aussi surpris qu'amusé.

— Il est parti tantôt. Fallait qu'il aille travailler. Sauf que j'pense que c'est fini. On s'entend pas assez sur le plan cérébral.

Il y eut quelques faux sanglots de la part de Philippe et de Gabriel.

— *Come on!* C'est pas si pire que ça! dit-elle en envoyant une claque sur l'épaule de Gabriel, c'est pas comme si j'en passais un chaque semaine.

— Ben non, c'est toutes les deux semaines! répliqua Philippe.

Nous fûmes pris d'un autre fou rire et je vis que nos commentaires amusaient Jocelyn Monette. Dos au mur, le regard fixé sur le directeur, il se mordait la lèvre inférieure pour se retenir de rire. Marc-André finit par réapparaître et vint s'asseoir à mes côtés.

— J'ai-tu manqué de quoi?

— Pas vraiment, y continue son *speech*.

— *Who's the new guy?* demanda-t-il après avoir jeté un œil furtif à monsieur Monette.

— C'est le nouveau prof d'éduc pis le psy.

— *Wow, arms and brains! Impressive.*

— Y'a l'air correct.

— Quessé vous dites?

Gabriel reprenait tranquillement ses esprits. Il n'avait jamais parlé ni pratiqué l'anglais de sa vie, et le fait qu'il ait survécu à quatre années de secondaire sans jamais suivre de cours d'appoint durant l'été me surprenait.

— Laisse faire, dit Marc-André en bondissant sur ses pieds. Cou'donc, y finit-tu bientôt, lui? J'ai faim, moi.

La remarque impudente avait porté loin et, mine de rien, monsieur Truffaut regarda sa montre.

— Bon, il est temps de vous laisser dîner. Bonne première journée et bonne année scolaire à tous.

Avant même qu'il ait prononcé ses trois derniers mots, cinq cents élèves s'étaient levés d'un seul coup pour se ruer vers les portes. Philippe nous fraya un passage assez rapidement à coups de « Tassez-vous, crisse! », « Du ch'min, stie! » et de « *Move!* ».

Nous nous rendîmes à notre table, chacun heureux d'y déballer le lunch qu'il avait confectionné. Nous prenions toujours les mêmes places: moi d'un côté en compagnie de Marc-André et de Marie-Ève, tandis qu'Annabelle, Philippe et Gabriel nous faisaient face. Bien que nous soyons tous amis,

Marc-André, Marie-Ève et moi étions très proches; il en était de même pour Annabelle, Philippe et Gabriel.

—Y était temps qu’y finisse, lui. J’avais faim, moi, nous dit Marc-André pour une seconde fois en prenant sauvagement une énorme bouchée de son sandwich.

— On a la paix pour une couple de semaines, dis-je en avalant une gorgée de jus de raisin.

Je me retournai pour jeter ma boîte de jus dans le décor et contemplai quelques élèves qui se lançaient un ballon de football sur le terrain de gravier. Jamais le football ne m’avait attiré à l’école. C’était lent à démarrer, et quand enfin il y avait de l’action, on arrêtait tout parce que quelqu’un saignait. Franchement!

—Hey, si vous avez fini de bouffer, sacrez votre camp!

Je tournai la tête et vit le visage haïssable de Yannick Cardinal. Il était en secondaire quatre et la guerre entre notre niveau et le sien avait toujours été vive, de mémoire de Collège Clairevue. Plusieurs affrontements verbaux, quelques mêlées générales et deux ou trois combats corps à corps avaient ponctué notre relation.

Malgré le fait que nous ne détestions pas vraiment ces élèves plus jeunes que nous, notre haine collective pour Yannick était vive. C’était un adolescent baveux et provocateur qui adorait semer la

pagaille. Même s'il avait souvent récolté des corrections mémorables, il revenait à la charge, comme un moustique. Il n'intimidait pourtant personne et se battait comme une mauviette, mais il nous insultait sans cesse. Comment pouvait-il être à la fois aussi effronté et vulnérable?

Aujourd'hui encore il nous défiait, les bras croisés, ses cheveux bruns graissés et tirés vers l'arrière comme un ancien caïd, et il était accompagné de deux amis aussi arrogants que lui.

— Ta yeule, Yann! C'est pas de tes affaires si on est assis ici. Y'a plein de tables, lui dis-je.

— J'm'en sacre, j'veux celle-là.

— Maudit cave, dégage! cria Philippe

— Énerve-toi pas, tapette!

— Comment tu m'as appelé, morveux?

Philippe se leva d'un bond et Marc-André lui agrippa le bras pour le forcer à se rasseoir.

— Laisse faire, *man*. C'te ti-cul-là en vaut pas la peine.

— C'est ça! cria Yannick en reprenant courage, fais-toi protéger par l'autre. T'es rien qu'un gros bol rasé.

Philippe bondit sur ses pieds et fonça sur Yannick qui, visiblement apeuré, resta planté à côté de notre table, un peu moins solide, mais porté par l'espoir qu'un surveillant interviendrait. Personne de notre groupe ni un surveillant ne fit attention à la scène. Yannick devint blême et retint un cri lorsque

Philippe l'empoigna férocement par le collet.

— Dégage, le *twit!* lui hurla-t-il en le repoussant de toutes ses forces.

Sous la force de la poussée, Yannick perdit pied et atterrit sur le gazon, imprimant probablement quelques taches vertes sur le derrière de son pantalon. Ses deux acolytes prirent immédiatement la fuite. Yannick se releva, haletant davantage de peur que de mal, et tourna les talons en criant à notre intention :

— Bande de laids! Stie d'épais! Maudits caves!

Philippe le regarda décamper en riant.

— P'tit con. Y'a pas changé, dit-il en se rassoyant.

— Y'est de plus en plus baveux, ajouta Marie-Ève.

— Sauf qu'il reçoit des volées de plus en plus grosses, répliqua Annabelle.

— T'sais comme genre rien qu'une tapette.

— T'as raison, dis-je à Gabriel, rien qu'une tapette.

Philippe continua de manger sa salade de macarons comme si de rien n'était. Soudain, il se leva et nous quitta en disant :

— Je reviens. Y'a des deuxièmes qui jouent au foot. M'a leur foutre une de ces chiennes!

Le restant du dîner se déroula dans le calme et la bonne humeur. Annabelle nous expliqua pourquoi Joe n'était pas LE gars, Marie-Ève nous confia son exaspération à travailler dans un restaurant de *fast-food*, Marc-André prit la peine de nous convaincre

qu'il allait réussir ses maths et Gabriel multiplia des remarques nécessitant un décodeur.

Tandis qu'Annabelle et Marie-Ève discutaient beaux gars et que Gabriel, en compagnie de Philippe revenu s'asseoir avec un ballon de football « emprunté » sous le bras, se moquaient des élèves de secondaire deux, Marc-André me frappa du coude en chuchotant :

— Valérie Anderson! *Up the stairs!*

J'abandonnai tout et visai prestement les escaliers.

— *Oh man! Is she hot or what?*

— *You have no idea!*

Valérie Anderson était l'une des filles les plus parfaites sur le plan physique qu'il m'ait été donné de rencontrer. Notre cadette d'une année, elle possédait tous les atouts pour plaire. Ses longs cheveux blonds donnaient à son teint bronzé un éclat resplendissant, les vêtements légers qu'elle portait, été comme hiver, mettaient en évidence sa poitrine généreuse, et sa démarche sensuelle faisait tourner les têtes. À part ça, elle savait doser le maquillage et le parfum, de sorte qu'elle avait tout pour conquérir l'esprit de n'importe quel adolescent en *overdose* d'hormones, y compris le mien.

Marc-André et moi n'avions jamais eu l'occasion de lui parler, et le mystère de sa personne décuplait notre fantasme. Elle était en train de discuter avec une de ses amies dans les escaliers qui surplombaient la cour de l'école.



— *Oh man! Would you look at that!* soupira Marc-André, rêveur.

— *I know, unbelievable.*

Nous fûmes projetés hors de notre bulle par Gabriel qui monta le volume de son baladeur, si fort que je pus distinctement entendre *Wu-Tang*.

— Baisse-le! Tu m’as fait faire un saut, dit Annabelle en plaçant une main sur son cœur.

— Hein? Quoi?

— Baisse ton... Ah, laisse faire...

Elle se leva et alla rejoindre Marie-Ève qui s’était assise dans l’herbe et discutait avec son amie Émilie Morin. Nous décidâmes de l’imiter, laissant Gabriel à son concert *rap*. Le gazon frais et sec me fit l’impression d’un coussin agréable. Je tournai la tête vers les escaliers. Valérie Anderson avait disparu. Dommage. Enfin, il me restait une année entière pour me rincer l’œil. Quand Émilie nous eut quittés, Marie-Ève, qui contemplait le ciel depuis quelques instants, lança :

— Hey, cou’donc, y’a-tu quelqu’un qui a vu Carl?

J’en avais presque oublié mon grand ami Carl, le leader spirituel en quelque sorte de notre terrible gagne, le lien entre les êtres disparates que nous étions.

Tous se retournèrent vers Gabriel, car il prenait le même autobus que Carl. Il finit par lâcher ses écouteurs, voyant que nous articulions quelque chose à son intention.

—Non, c'est genre y'était pas là hier non plus quand j'ai été chez lui. Comme parti.

—Y'est p't'être malade, se risqua Annabelle.

—J'suis sûr qu'y va revenir bientôt, la rassurai-je.

Un silence vide s'installa, que brisa Philippe par une toute petite phrase.

—En tout cas, y'a ben changé cet été.

## Chapitre 2 : Pourquoi ne dort-il pas?

— Qu'est-ce tu veux dire par là, y'a changé? demandai-je.

— Ben, y'a changé, répéta simplement Philippe. Entre la fin de l'année scolaire pis son retour de Val-d'Or, y'a changé. Juste avant qu'y parte, on est allés chez Gilbert pour fumer un joint. Là, y'était ben correct, pis à son retour de Val-d'Or, y'avait changé.

— Oui, mais changé comment? le relançai-je avec insistance.

— Ben, quand y'est revenu, j'y ai demandé s'il voulait qu'on retourne chez Gilbert pour fumer, pis y m'a répondu qu'il avait pus besoin de prendre de *dope* pour comprendre. Ou quand on est allés chez Hugo pour collecter le *cash* qu'y nous devait, Carl il l'a même pas brassé. Il s'est contenté de lui dire que lui aussi y'avait fait des erreurs, pis que c'était pas grave s'il avait pas l'argent. Là, quand j'ai voulu taper sur Hugo, Carl m'a retenu en me disant que c'était pas à Hugo que j'allais faire mal mais à moé. Entécas, y'est devenu ben *weird*.

— Ça m'a l'air à ça, dit Marc-André en nettoyant ses lunettes dans un repli de son tee-shirt.

— Moi aussi j'ai remarqué qu'il avait changé, renchérit Annabelle. Quand j'ai fait mon *party*, y'a rien pris, même pas une bière. Tout ce qu'il a fait, c'est se promener un peu partout pour parler à tout le monde. Quand y leur parlait, il les prenait par les

épaules, pis y devenait hyper-sérieux. Y'est même allé voir Michaud.

— Michaud! m'écriai-je. Mais y voulait pas le tuer depuis le *party* chez Raphaël?

— Ben, c'est ça que je pensais. Sauf que Michaud est venu au *party* avec Blouin pis Godette, pis quand Carl y l'a aperçu, y'a sauté dessus... pour y parler. Il l'a pogné par les épaules, pis y l'a serré fort. Le monde l'a entendu dire « J'm'excuse Patrick, j'm'excuse. »

— Patrick?

— C'est le prénom à Michaud. En tout cas. N'empêche que ça a mis tout le monde ben mal à l'aise, spécialement Michaud qui a eu la chienne de sa vie en voyant Carl foncer sur lui. Pis avant de partir, il a voulu parler à mon *chum*.

— Joe? demandai-je.

— Non, celui avant Joe.

— Ah! Pete.

Depuis que je la connaissais, il m'était impossible de tenir l'inventaire des fréquentations d'Annabelle. Bien que ça ne paraissait jamais sérieux, ça semblait toujours nécessaire.

— Non, Pete c'était après J.-C., me corrigea-t-elle en fronçant les sourcils. Non, au *party*, j'étais avec Mike. Un moment donné, Carl a amené Mike dans ma chambre au sous-sol. Y'a ben dû y parler pendant deux heures. Quand y sont ressortis, chus pas sûre, mais je pense que Mike y pleurait. Y'est venu

me voir, pis y m'a dit qu'il était désolé pour tout. Sauf qu'il était ben gelé, ça fait que je sais pas ce qu'il voulait vraiment dire. Pis là, Carl y m'a prise dans ses bras, pis y m'a dit que si je voulais continuer à dormir, y veillerait sur moi.

— Y'est ben *weird*.

— Je suis restée bête quand il m'a sorti ça.

— Moi, y'est venu me voir quelques fois au McDo vers la fin de l'été, ajouta Marie-Ève, après une hésitation. Il intervenait quand y'avait des clients soûls ou quand mon *boss* me criait après, mais la plupart du temps, il s'assoyait dans l'fond du restaurant, pis y regardait le monde.

— Tu dis que Carl les r'gardait?

J'allais de surprise en surprise. J'avais même répété le nom de mon ami comme pour être sûr que l'on parlait bien de la même personne.

— Oui. Il regardait le monde parler, pis y'avait l'air ému. Je sais, c'est bizarre sans bon sens, ajouta-t-elle en voyant mon étonnement.

— Moi, c'est genre, t'sais chus allé le voir samedi pour y demander «T'sais, tu veux-tu faire du *skate*?». Pis c'est genre y m'a répondu que non, parce que depuis qu'y se levait à l'heure, y profitait de ses journées. Entécas, j'étais genre comme mal. Carl avait genre jamais parlé comme ça avant.

La remarque de Gabriel jeta la consternation parmi nous et nous restâmes muets. Je n'avais pas revu Carl depuis la fin de notre secondaire quatre,

depuis le soir où nous avions fumé derrière chez moi. Ces témoignages sortaient tout droit d'un feuilleton mettant en vedette un Carl que je ne reconnaissais pas. Mes camarades étaient tout aussi abasourdis que moi par cette brochette de révélations. Même Gabriel, d'habitude imperturbable, jetait des regards inquiets vers Philippe et Annabelle.

— Toi, François, y t'a-tu dit de quoi? me demanda Philippe.

— Non, je l'ai pas vu depuis la fin de l'année scolaire.

— Ça fait bizarre de le voir de même, dit Marie-Ève en enfilant sa veste de jean.

Tandis que je la regardais fermer les boutons de sa veste un à un, je remarquai que la brise s'était levée. Le temps se rafraîchissait. La cour d'école était devenue silencieuse, malgré l'activité qui y régnait. J'avais l'impression que mes amis et moi parlions à l'écart du monde, comme dans une réunion au sommet.

Annabelle rongait inconsciemment l'ongle de son index droit. Marc-André, ses mains jointes posées sur la table, faisait tourner nerveusement ses pouces. Marie-Ève fixait l'horizon d'un œil égaré, et j'étais moi-même dans un état inconfortable de doute et de réflexion, une activité que je pratiquais le moins souvent possible. Marc-André secoua son malaise en changeant de sujet.

— On a jusqu'à quelle heure à attendre de même?

— Deux heures, répondit Marie-Ève. Après ça, tu vas en classe chercher ton cadenas pis des papiers, pis on retourne à la maison.

— Pis là, quelle heure il est?

Il était treize heures quarante. Nous replongeâmes dans le silence. Un autre moment inconfortable, inhabituel. J'éprouvai un profond malaise à rester là, assis auprès de mes amis, à ne rien dire, à croiser leur regard, à essayer de deviner leurs pensées, un jeu pour lequel je n'étais pas très doué.

Les vingt minutes s'écoulèrent avec une prodigieuse lenteur et, lorsque le carillon retentit, nous nous levâmes avec empressement pour nous diriger vers l'école. Cadeau providentiel, nous nous trouvions, pour la quatrième année consécutive, dans la même classe.

Trois étages nous séparaient de notre classe, trois étages grouillant de fourmis étudiantes et remplis de bruits. Nous prîmes, comme de coutume, les bureaux du fond. Marc-André et moi avons choisi deux places près des fenêtres avec, pour voisins respectifs, Philippe et Marie-Ève, tandis que Gabriel et Annabelle s'étaient installés aux deux bureaux sur ma gauche.

Devions-nous garder une place pour Carl? La question m'effleura l'esprit, mais le malaise que j'avais ressenti au dîner m'empêchait d'y répondre clairement. Silencieux, je fixais le plancher. Monsieur Hubert, notre titulaire et professeur de religion,

entra en trombe, traînant avec lui une tonne de papiers, d'agendas et une boîte contenant un petit monticule de cadenas. Il se planta devant la classe, rigide comme un piquet, et se mit à nous expliquer, sans quitter des yeux ses feuilles, l'utilité de chaque document qu'il nous remettait par l'entremise des élèves de la première rangée. Puis il énuméra la liste d'élèves avec le débit monotone d'un ouvre-boîte électrique, tenant du bout de ses doigts osseux le cadenas destiné à chaque élève qu'il nommait.

Lorsque le marathon de l'ennui prit fin, la ruée vers la porte s'amorça avec ferveur. Je sortis le dernier, encore préoccupé par toutes sortes de réflexions (l'attitude de Carl que mes amis m'avaient décrite, mon inquiétude grandissante à son sujet). Je dévalai les escaliers et croisai Yannick Cardinal, que la leçon du dîner n'avait pas rendu moins baveux. Il murmura une espèce de « tapette » à mon intention et comme c'était la confrontation qu'il cherchait, je l'empoignai par l'épaule et l'envoyai violemment valser contre le mur, amusant ainsi les élèves au passage. Sans même le regarder ni prêter attention à ses insultes insipides, je me dirigeai vers la cour d'école où je retrouvai Marc-André et Marie-Ève en train de discuter, adossés à la façade est du bâtiment.

— Salut, dis-je moins naturellement que je ne l'aurais voulu, encore absorbé par mes pensées. Les autres sont pas là?

— Phil est déjà parti prendre son bus, répondit



Marie-Ève, Annabelle est allée voir Christine, pis je sais pas où est Gabriel.

— Correct. Travailles-tu à soir?

— Ouais. C'est ma dernière semaine à travailler plusieurs soirs.

— Tu finis à quelle heure?

— Onze heures. Après ça, je fais juste les vendredis soir, pis les samedis soir une semaine sur deux.

— C'est bien. M'a aller te voir à soir, correct?

— Ben correct. Arrive après neuf heures. Le *rush* est tout le temps fini à c't'heure-là.

— C'est ben beau. On ira marcher dans la vieille partie d'la ville.

— Oh oui, j'aimerais ça. Tiens, v'la mon bus. Bye.

— Salut, Marie.

— Bye, Marc.

— *See you sweetheart.*

Elle nous sourit, puis fila vers son autobus.

— *So, it's just you and me, cowboy!* me dit Marc-André en tentant d'imiter l'accent texan des *ranchers*.

Il réussit à m'arracher un rire qui me fit du bien. Les doutes, le malaise et les questions qui nous avaient hantés tout à l'heure s'estompaient, laissant la routine rassurante reprendre ses droits: un terrain connu, des visages familiers.

Des éclats de voix attirèrent mon attention. J'aperçus Jocelyn Monette qui discutait avec des

élèves de secondaire trois. Il devait faire le drôle parce que ceux-ci riaient de bon cœur. Bien qu'il fût dans l'autre camp, ce type me paraissait sympathique. Quelque chose d'indéfinissable dans son expression me donnait le goût de le connaître un peu plus; et c'était étrange, car l'idée de fraterniser avec un enseignant ne m'avait pas encore effleuré l'esprit. Je haussai les épaules comme au bénéfice de quelqu'un d'autre et me dis intérieurement que j'avais bien le temps de me forger une opinion un tantinet plus réaliste à son sujet et de déchanter.

—Grouille, François! me lança Marc-André, le bus est là.

Marc était parti au pas de course. Je m'étirai pour sortir de ma torpeur, j'agrippai mon sac d'école lourd de livres qui avaient été inutiles aujourd'hui, je le rabattis sur mon dos et suivis Marc-André à la hâte.

—À quoi tu pensais? me demanda-t-il lorsque je le rejoignis.

—Oh, j'étais dans la lune. J'm'endors en sacrifice.

—Moi aussi, dit-il en bâillant à s'en déboîter la mâchoire. La première fois qu'on se lève de bonne heure depuis un bout, c'est toujours *tough*. Pourtant, à bien y penser, j'ai jamais réussi à me lever à l'heure de toute ma vie.

—Moi non plus, ajoutai-je en riant. Toujours une demi-heure de plus.

—Une demi-heure? T'es rien qu'une recrue!

À quelle heure tu te lèves le matin?

— Supposé ou pour vrai? Chus supposé me lever à huit heures, dis-je, sauf que je me lève autour de huit heures et demie.

— Peuh! Y'a rien là.

— À quelle heure tu te lèves, toé?

— Neuf heures moins dix, me dit-il fièrement.

— Hein? Mais t'es à l'arrêt à neuf heures!

— Ben oui. Dix minutes, c'est ben en masse pour se laver pis déjeuner.

En pénétrant dans l'autobus, je secouai la tête en signe d'incrédulité:

— Tout simplement imbattable!

Un rire triomphal sortit de sa gorge pendant qu'il prenait des poses plastiques, comme s'il attendait le dé clic d'un appareil photo, tout en prenant soin d'observer l'élève dont il m'avait parlé durant le trajet du matin. Lorsque nous fûmes installés à l'arrière, je lui demandai:

— Et puis, qu'est-ce que t'en dis de cette jeune demoiselle?

— *Very good*, dit-il après avoir sifflé, *pretty damn good*.

Le restant du voyage se fit dans un quasi-silence. Aussitôt sortis du véhicule, nous nous allumâmes une cigarette.

— Plus j'y pense, plus j'ai hâte de savoir ce qui est arrivé à Carl, lâcha-t-il sans prévenir.

Je n'étais donc pas le seul à avoir ruminé des

pensées. Je finis ma cigarette et l'envoyai rouler sur la chaussée.

— Toutes ces histoires déballées à midi, c'est vraiment pas lui.

— Entécas, on verra si y'est là demain, dit-il en tournant les talons. Salut, là.

— *See ya brother.*

— *Same time tomorrow*, lança-t-il en levant la main sans se retourner.

Je le regardai marcher le long de la rue Leduc et me mis à penser à tous les bons moments que nous avions partagés. Un nombre incalculable de petits événements avaient ponctué nos douze années d'amitié. Je ne pouvais pas imaginer Marc-André autrement qu'égal à lui-même. Alors, qu'était-il arrivé à Carl? Lorsqu'il eut disparu de mon champ de vision, je pris le chemin du retour, le cœur un brin nostalgique.

### Chapitre 3: Il a changé

Le soir venu, respectant ma promesse à Marie-Ève et content de fuir l'ennui, je me rendis au McDonald. Même si l'horloge affichait vingt et une heures trente-cinq, une file de clients aussi longue qu'hétéroclite me séparait de mon amie.

Je pris place à une minuscule table de plastique brune, avec vue sur la rue. Le restaurant était situé près d'un quartier résidentiel et la circulation y était rarement dense. D'ici, on avait vraiment vue sur la rue. Dehors, un calme plat régnait; les vacances étant finies, bien des gens étaient redevenus raisonnables.

J'enlevai ma veste de jean et m'allumai une cigarette. Sans jamais avoir éprouvé un réel plaisir à fumer, je me retrouvais pourtant souvent avec ce passe-temps cancérigène aux lèvres. À force de m'en faire offrir dans les *partys*, j'avais accroché et j'étais trop paresseux pour essayer de m'en défaire.

La rue Rondeau était plongée dans le noir, et j'essayai de percer les secrets de son obscurité au travers de la vitre. Bizarre que les lampadaires soient encore éteints, me dis-je. C'est pas très rassurant pour les gens âgés. J'ai pas hâte d'être...

— François?

Je sursautai. Marie-Ève avait pris place à mes côtés sans même que je m'en aperçoive et grignotait une frite avec la rapidité d'un lapin.

— Tu m’as fait sursauter, dis-je, en lui volant une poignée de frites.

— Hey! protesta-t-elle en feignant de me gifler, t’avais rien qu’à t’en acheter une.

— Avec quel argent?

— *Come on*, t’en as plein.

— Pas tant que ça.

— C’pas grave, chus là pour ça, déclara-t-elle en me faisant un clin d’œil.

— Quoi, me nourrir?

— Ouais, répondit-elle en souriant, on va dire. On va-tu marcher, me demanda-t-elle en se levant, mon *boss* me donne congé vu que j’ai de l’école demain.

— *Cool*. Où on va? demandai-je.

— Sur le bord de l’eau. On arrêtera au Dunkin’ prendre un café.

— Un café, à c’t’heure-ci? Pourquoi pas une *shot* de caféine en intraveineuse tant qu’à y être.

— Niaisieux. N’importe quand est un bon moment pour prendre un café.

— Me semble.

J’écrasai nonchalamment ma cigarette et lui emboîtai le pas en enfilant ma veste. Dès qu’elle fut dehors, elle leva la tête.

— Le ciel est beau à soir, dit-elle.

— Y’a l’air comme d’habitude, répondis-je en la rattrapant.

— Ben non, il est pas comme d’habitude. Il est

jamais comme d'habitude. Y'a toujours quelque chose de différent. Chaque fois.

— Cou'donc, y'avait-tu quelque chose dans tes frites?

— *Twit.* C'est vrai, r'garde comme il faut, me dit-elle en posant sa tête sur mon épaule.

J'étais content que Marie-Ève se sente en confiance avec moi. Depuis l'instant où nous nous étions rencontrés, notre complicité allait en s'étoffant, comme si nous nous comprenions sans parler.

Je poussai un soupir de résignation et regardai l'objet de sa contemplation. Les lampadaires étaient toujours aveugles et seuls quelques lambeaux de nuages zébraient le ciel. La lune jetait sur eux un éclairage brillant, tout comme sur les reliefs de la rue encore humide d'une ondée survenue plus tôt en soirée. Je ne voyais pas vraiment ce qu'il y avait de beau dans ce décor, mais pour clore la question, je déclarai forfait.

— C'est vrai que c'est pas si pire.

— Bon, tu vois.

— T'avais raison.

— Comme d'habitude, chuchota-t-elle assez fort pour que je l'entende.

— Franchement, Marie!

Nous marchions rapidement et nos pas résonnaient en cadence contre les murs des immeubles. J'avais toujours adoré marcher dans la vieille partie de la ville en raison de son cachet particulier. Dans

le silence, nous avons l'impression d'être seuls au monde, à l'abri de tous les problèmes qui auraient pu nous assaillir ailleurs.

Pas d'embouteillage, pas de chauffeur du dimanche. Nous nous arrê tâmes tout près du Dunkin' Donuts pour regarder la rivière. Marie-Ève la trouvait si belle... Et pourtant, qu'y avait-il de si merveilleux dans la nature? Elle n'était pour moi qu'un décor, un simple cadre. Certes, ce qui y vivait avait de l'importance, mais la nature seule? Pourquoi aurait-il fallu que je m'extasie devant des choses qui, selon moi, n'amélioreraient pas ma vie?

Nous décidâmes de nous reposer un instant sur un banc de bois installé sur un talus qui faisait office de belvédère devant le valeureux cours d'eau de notre ville. En silence, nous fixions les reflets du ciel sur l'eau.

—François? Qu'est-ce que tu penses qui est arrivé à Carl?

—Je... je sais pas. Je l'ai pas vu de l'été. D'après Phil, il s'est passé quelque chose à Val-d'Or. Toi, quand y'est venu te voir au McDo, il a rien dit?

—Non. Des fois, il me disait combien y'était chanceux de nous avoir tous comme amis, mais à part ça, rien. C'est bizarre, hein?

—Ouais, j'vais dire comme toi, ben bizarre.

À la faveur du vent, je perçus le murmure d'une conversation venant de l'arrière d'un bosquet de conifères.



— ...c'est sûr que l'été, j'ai moins froid, disait une première voix, mais j'te dis qu'en hiver, on gèle en sacrement.

— ...au moins, t'as pas besoin de pelleter, ricana le deuxième.

Les deux compères se mirent à rire de bon cœur. Je me rendis compte que Marie-Ève avait parlé entre-temps, mais j'avais déjà l'esprit ailleurs, sidéré d'avoir reconnu l'une des voix. C'était lui. Il n'y avait que lui pour rire de la sorte, d'un rire qui avait beaucoup ri, un rire enjoué et contagieux. C'était Carl. Je me levai brusquement et fis dos à la rivière.

— François? lança Marie-Ève avec surprise.

Je ne l'écoutais plus, portant mon attention sur les deux voix qui semblaient provenir du trottoir bordant le Dunkin' Donuts. Je franchis le terre-plein du belvédère et écartai les quelques branches du bosquet qui me bloquaient la vue... et je le vis. C'était bien lui. Sa silhouette élancée, ses cheveux noirs coupés en brosse, cette manie qu'il avait de se balancer sur un pied puis sur l'autre lorsqu'il parlait. Marie-Ève me rejoignit.

— Qu'est ce qu'il y a tout à coup? T'es parti tellement...

Elle s'arrêta net. Elle venait d'apercevoir Carl et affichait le même air de surprise que moi. Notre ami était en pleine conversation avec un itinérant.

— On devrait peut-être... aller lui parler? me demanda-t-elle timidement.

— J’pense que oui.

— C’est vrai qu’il a l’air changé.

Ragaillardie par une profonde inspiration, je me mis à marcher dans sa direction, contournai le bosquet et sentis mon rythme cardiaque s’accélérer, sans que j’en comprenne la raison. Pourquoi étais-je nerveux à l’idée de parler à l’un de mes meilleurs amis? Je m’arrêtai pour permettre à Marie-Ève de me rattraper.

— Y’a l’air heureux pourtant, dit-elle.

— Oui, mais avoue que c’est pas ordinaire.

Nous fîmes encore quelques pas et je me risquai à l’interpeller. Ma voix trahissait mon malaise.

— Carl?

Il tourna la tête et nous reconnut. Un large sourire anima son visage.

— Hé, François, Marie-Ève. Salut! Je suis très content de vous voir.

— Ben nous aussi, dis-je en lui tendant la main.

À ma grande surprise, il me prit dans ses bras et me serra contre lui. Il fit de même avec Marie-Ève, et la gratifia d’un baiser sur chaque joue. Après avoir reculé d’un pas, il soupira.

— Maudit que vous allez bien ensemble. C’est fou!

Embarrassés jusque dans les moindres recoins nerveux, nous éclatâmes d’un rire discordant. L’itinérant se redressa au-dessus d’une poubelle qu’il venait d’examiner et posa une main amicale

sur l'épaule de Carl.

— Faut que j'y aille, Carl, salut.

— Salut, André. Prends ça *cool*.

— Toi aussi, *man*. J'ai ben aimé ça parler avec toi.

— Hey, merci. C'est pareil pour moi.

Ils échangèrent une poignée de main, et André reprit sa tournée, traînant avec lui un vieux sac de jute rapiécé. Carl le suivit du regard avec bienveillance, puis nous invita à prendre un café au Dunkin' Donuts.

— Vous venez? J'ai des questions à vous poser.

— Des questions?

— Oh oui, des questions importantes, très importantes.

Il avait prononcé cette phrase comme pour lui-même. Il pénétra résolument dans le casse-croûte, nous laissant sur le trottoir, Marie-Ève et moi, complètement abasourdis.

— Y faudrait le suivre, me dit-elle en ouvrant la porte vitrée pour me laisser passer.

— Ouais, faudrait ben.

Carl avait choisi une banquette et nous avait déjà commandé deux cafés et deux bols de soupe. Il nous invita à nous asseoir et nous fixa pendant un bon moment, les coudes sur la table, la tête appuyée dans le creux de ses paumes. Marie-Ève demeura silencieuse, gardant un sourire pincé qui lui faisait fuir le sang des lèvres. Pour rompre le silence, j'ouvris le bal.

— Pourquoi t'étais pas là aujourd'hui?

— J'avais besoin d'être seul. Fallait que je règle un dilemme. Je savais pas encore si je revenais ou pas.

— Pis là?

— J'ai pas encore décidé. J'ai compris tellement de choses, tant de choses...

— Tout le monde dit que t'as ben changé.

— Y'ont raison. Je me suis levé à l'heure.

— Quoi?

— Oublie ça. Plus tard. On s'en reparlera plus tard.

— Qu'est-ce qui s'est passé à Val-d'Or?

Marie-Ève n'avait pu retenir sa question. Elle se rongait nerveusement les ongles et regardait Carl dans les yeux. Il les ferma quelques secondes, comme s'il se délectait d'une mélodie, puis nous prit chacun une main.

— C'est pas important. Il fallait que ça arrive, mais pour vous, c'est pas important.

— Mais quessé qu'y t'arrive? demanda Marie-Ève, visiblement inquiète d'entendre son ami parler un tel charabia.

— Rien et en même temps tout, c'est la force des choses, c'est ce qui arrive à pratiquement tout le monde, à différents moments...

Il ne finit pas sa réponse, car cafés et soupes arrivèrent à notre intention. Carl avait seulement demandé un verre d'eau pour lui.

Sa réponse nous avait sidérés. Mais de quoi parlait-il? Qui était cet interlocuteur étrange et qu'avait-il fait de notre ami Carl? Une créature de l'espace avait-elle investi son corps? Carl s'était-il converti à une secte? J'étais perplexe, égaré. Jamais je n'avais vu mon ami prendre des proportions mystérieuses. Il paraissait calme, posé et affectueux. Je jetai un regard furtif à Marie-Ève. Elle était tout aussi troublée que moi. Carl, qui nous observait silencieusement depuis un bon moment, donna une légère claque sur la table.

— Bon, mes questions. Êtes-vous prêts?

— Prêts à quoi?

— Mais à vous connaître plus à fond.

— Carl, de quoi tu veux parler?

— Écoute, François, c'est important que je vous pose certaines questions. Ça pourrait influencer ma décision de retourner ou non à l'école. Bon, Marie-Ève qu'est-ce que t'en dis?

— O.K., pose-les tes questions.

— *Good.* François?

Je soupirai en jouant avec la cuillère dans ma soupe, n'osant pas imaginer les questions qu'il allait nous poser. Mais au nom de l'amitié, je roulai des yeux consentants.

— Excellent mes amis, merci. Êtes-vous heureux?

— Hein? m'écriai-je sous l'effet de la surprise.

— Êtes-vous heureux? répéta Carl avec patience.

— Ben, j'imagine que oui, balbutiai-je. J'pense

que... ben... oui, répondis-je d'une voix plutôt mal assurée.

—Heu... oui, ça doit, ajouta Marie-Ève.

—Vous sentez pas que quelque chose vous manque?

—Comme quoi?

—Ça, c'est à vous de le trouver.

—Ben... non, y'a rien qui manque, me risquai-je de nouveau.

Carl nous sourit. Ses yeux luisaient comme s'il s'apprêtait à pleurer. Il demeura rêveur quelques instants, puis se leva.

—On verra demain si y'a quelque chose qui manque. Allez, salut.

—Tu vas venir demain? lui demandai-je.

—Oui. Mon dilemme est résolu. J'ai des choses à vous dire.

—Comme quoi?

—Chut, chut, demain. Bonsoir.

Il nous quitta et sortit par la porte du fond après avoir réglé la note. Aucune parole ne s'échappait plus de ma gorge. Cette rencontre m'avait pétrifié. Lui qui n'avait jamais parlé ouvertement d'une quelconque émotion, hormis la frustration et la colère, il nous avait interrogés sans scrupule, brisant l'une des règles d'or de la vie au secondaire et à laquelle nous obéissions tous: parler de ses sentiments, c'était exposer un aspect vulnérable de soi, chose que personne, surtout pas les garçons, ne

tenait à faire. La popularité survivait en fonction de ce code.

Ni Carl, ni les autres, ni moi avions dépassé la frontière des matières scolaires, des films, de la musique, des artistes, du *look* des filles, de la performance des chars, des ordis ou des *gadgets*. Le reste était ressenti sans jamais être discuté. On s'aimait bien. À quoi cela aurait-il servi d'aborder le sujet du bonheur ou de nos relations?

Je regardai Marie-Ève qui rongait toujours ses ongles, le regard perdu dans sa tasse de café qu'elle n'avait, comme moi, pas touchée. Elle aussi paraissait troublée. Soudain, une pensée l'anima.

— Bon, ben, j'vais rentrer, parce qu'y commence à être tard.

— Bonne idée, répondis-je, soulagé de ne pas être obligé de reprendre le sujet de notre conversation. Surtout que chus venu en *bike*, faque... ouais.

— Bon ben, salut, François.

— Bye, Marie. T'as pas besoin que je te raccompagne?

Elle fit non de la tête et sortit par la même porte que Carl avait franchie un moment auparavant. Je repensais à ce qui venait de se produire. Le malaise qui s'était réinstallé entre Marie-Ève et moi découlait du fait que nous ne pouvions expliquer notre gêne à l'égard de Carl.

Le souvenir de ma bicyclette abandonnée au McDonald me sortit de mes réflexions. Abattu par

cette longue et étrange soirée, je sacrai un bon coup puis enfilai ma veste et sortis du restaurant. Dehors, tout était morne, d'un calme mortuaire digne d'un soir lugubre de novembre.

Je crachai par terre et murmurai d'une voix brave, pour me convaincre de mon équilibre, qu'il n'y avait rien qui manquait. Si quelque chose avait manqué, je m'en serais bien aperçu, non?

Pour acheter le livre et continuer la lecture,  
visitez la boutique de Joey Cornu à  
<<http://www.joeycornu.com/boutique/index.php>>